

www.e-rara.ch

Voyage critique à l'Etna en 1819

Gourbillon, Joseph-Antoine de

Paris, 1820

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 2325

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15300>

Un mot sur Naples.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

UN MOT SUR NAPLES.

NAPLES serait la plus agréable ville du monde , si ceux qui y passent étaient sourds , ou si ceux qui l'habitent étaient muets. Je n'en doute pas un moment : c'est ici , et seulement ici , que Dante aura pu prendre le vacarme de son enfer ! Au bout de six mois de séjour , j'étais aussi peu fait au bruit de cette ville , qu'à l'heure même ou j'y étais entré ; j'allais dire à celle où j'y rentre. Le peuple napolitain peut se vanter de faire plus de bruit à lui seul que la totalité des autres peuples de la terre ! Son langage habituel est un cri : ce cri s'appellerait ailleurs hurlement. La voix formidable de Stentor , la trompe de Nembroth et de Roland ne se feraient pas mieux entendre ici , que les sons argentins d'un castrat de la chapelle Sixtine ! Quand la grande trompette sonnera , Naples sera la dernière à l'entendre ; et l'ange s'époumonera en vain.

Paris n'est pas muet sans doute : j'ai peint le bruit des abords de Londres , et celui de la ville même (1) ; mais , sous ce point de vue , et comparativement à Naples , Londres et Paris sont de vraies landes ,

(1) *L'Angleterre et les Anglais , ou Petit Portrait d'une grande famille.* Tom. I, Lett. V et VI, pag. 59 et suiv.

des solitudes silencieuses , l'asile du calme et du repos ! Celui qui n'aura pas vu Naples , criera à l'exagération : celui qui l'aura vue , tiendra la comparaison pour faible.

Non - seulement le bruit de Naples assourdit et étonne l'étranger qui parcourt la ville pour la première fois ; mais ce bruit le frappe et l'inquiète fort long-temps avant d'y entrer ; et particulièrement du côté de la route de Rome. A peine a-t-il franchi une partie des dix-neuf à vingt milles qui séparent la petite ville des Osques , l'ancienne et célèbre Attella (1) , des murs non moins fameux de Parthenope , qu'un sourd bruissement fixe son attention : il regarde , et ne voit qu'une allée (2) à perte de vue ; il écoute , et le bruissement redouble ; il avance , et le bruissement devient un bruit distinct ; il est à peine dans le faubourg de la ville , et déjà il ne s'entend plus : une lieue plus loin , il est entré dans Naples : il a cru entrer dans l'enfer !

Quels sont ces cris perçans ? que signifient ces hurlemens horribles ? où vont ces flots de peuple qui , roulant plutôt qu'ils ne marchent , se croisent , se heurtent , se fendent et se précipitent en tous sens , en criant comme des perdus ? L'ennemi

(1) Aujourd'hui Aversa, la dernière poste, sur cette route.

(2) Cette belle avenue commence à Câpo di Chîno , petit village entre Aversa et Naples.

serait-il aux portes de la ville ? leurs jours seraient-ils menacés ? saint Janvier ou le prince a-t-il fait quelque nouveau miracle ? le Vésuve est-il entrouvert , ou s'agit-il enfin de quelque grande fête ? Telle est l'incertitude où l'on est ; telles sont les questions qu'on ne manque pas de se faire, la première fois qu'on entre dans Naples ; et ce n'est pas sans surprise qu'on reconnaît ensuite que tant de bruit et de tumulte est le bruit et le tumulte de tous les jours.

Non-seulement je n'exagère point ici l'impression qu'on éprouve en arrivant à Naples ; non-seulement ce fracas inouï vous frappe plus ou moins dans toutes les parties de la ville ; mais je vais jusqu'à dire qu'il ne peut en être autrement : une multitude de causes secondaires, toutes indépendantes de l'esprit national , naturellement porté à la gaieté bruyante , contribuent en effet à faire de cette immense ville (1) l'empire du tumulte et du bruit.

Située sur la pente d'une longue chaîne de montagnes (2) , qui , du côté de l'ouest , la domine entièrement , et qui , du côté de l'est et du nord , diminuent peu à peu de hauteur, Naples est effectivement cernée par une muraille naturelle ;

(1) Naples n'a pas moins de vingt-deux milles , ou sept lieues de circuit.

(2) Les monts Pausilippe , Saint-Elme et Antignâno , et les montagnes de la Calabre.

le dessous de la ville n'est , à proprement parler, qu'une seconde ville, une vaste catacombe. Les maisons, construites en pierres de taille, n'ont jamais moins de cinq étages; quelques-unes même sont plus élevées. Les rues sont généralement très-longues et très-étroites; et ces rues, qui, comme je viens de le dire, sont creusées en-dessous, sont revêtues de larges dalles d'une espèce de pierre noirâtre et très-dure, connue sous le nom de *piperno*. Ajoutez à cela plus de trois cents églises et autant de palais et monumens publics, formant comme autant d'échos artificiels : faites rouler à la fois, sur ces dalles retentissantes, trente à quarante mille voitures de tout genre et de toutes formes; les unes brûlant le pavé, les autres péniblement trainées par des bœufs ou des mules, au cou desquels pend une énorme cloche; enfin joignez au fracas résultant de ces causes accidentelles, le bruit des divers métiers, le branle de sept à huit cents cloches, les cris de cent cinquante mille hommes, obligés de renforcer encore une voix naturellement glapissante; et concevez, s'il est possible, comment on fait à Naples pour entendre et pour être entendu?

Je ne sais trop dans quel ancien ouvrage sur l'Italie, le compilateur anonyme d'un certain Manuel de voyage (1), a pu prendre les remarques

(1) *Manuel du Voyageur en Italie*. Milan 1818. Sect. IV, § 2, pag. 623 et suiv.

qu'il a consignées dans son livre sur cette classe malheureuse, communément connue ici sous le nom de Lazzaròni; mais, ce que je sais bien, c'est que l'auteur d'un livre imprimé en 1818, au milieu de l'Italie même, devait, s'il ne respectait pas la vérité, respecter du moins son pays. Voyons d'abord de quelle manière cet auteur a parlé du peuple même :

« Quant au peuple, dit-il, les vices les plus honteux forment la base de son caractère, de ses mœurs et de ses usages : grossièreté, paresse, dissimulation, mutinerie, férocité, lâcheté au moindre danger; nulle foi, nulle probité; la débauche la plus infâme, et, par-dessus tout, une superstition poussée jusqu'aux derniers excès du fanatisme. Malgré cela, on n'a jamais pu introduire l'inquisition à Naples (1); les habitans de cette ville s'y sont toujours opposés. »

Voilà pour ce que l'auteur nomme le *peuple* de Naples; passons au portrait qu'il trace de ce qu'ailleurs on nomme si injustement la *canaille*.

« Les *Lazzaròni* sont une *espèce* d'hommes, qui n'ont ni état ni profession; ne se faisant remar-

(1) Elle existe de fait, par la présence seule du Légat Apostolique, censeur en chef de l'émission des opinions politico-religieuses, soit verbales, soit imprimées. La seule et unique différence, c'est qu'on ne brûle ni les hommes ni les livres; mais on emprisonne les uns, et on confisque les autres.

quer que par leur extrême misère ; à demi nus , sans demeure fixe , couchant dans les rues de *Naples* , satisfaits s'ils y trouvent un abri contre les intempéries de l'air , et ne surmontant leur paresse naturelle , et l'horreur qu'ils ont pour le travail , qu'afin de se procurer quelques faibles moyens d'existence , cette classe , profondément immorale , a plusieurs fois troublé la tranquillité publique ; mais le gouvernement la tolère , et alors elle cesse d'être un problème. C'est bien le cas de dire ici : O temps ! ô mœurs ! Quels hommes ont succédé aux anciens habitans de la Grande Grèce , de ce pays régi par les lois de Pythagore , etc. ! » (1)

Je ne sais , dis-je , si l'auteur de la compilation en question a effectivement puisé ces remarques dans quelque ancien livre de voyage , ou si elles sont purement le fruit de ses propres observations : dans l'un et l'autre cas , ces remarques sont également fausses , également odieuses , et l'auteur est également coupable : copiste mercenaire , il eût dû considérer du moins l'énorme différence que pouvaient avoir produite dans les mœurs des deux classes en question , des événemens inouïs dans l'histoire de tous les autres peuples , et , après avoir vérifié la date du livre qu'il copiait , hésiter à donner comme vraies , des réflexions , qui avaient cessé de l'être , et qui pour la plupart ne

(1) *Loc. cit.*

l'avaient même jamais été; comme auteur de ces mêmes remarques, il eût dû s'assurer des faits, et craindre de donner des réminiscences odieuses, comme le résultat véritable de ses propres observations. L'auteur, ou le copiste, ne nous dit point s'il a vu par ses yeux. Quant à moi, qui ne sais voir que par les miens, j'ai vécu fort long-temps parmi ce peuple: je dirai même parmi ces Lazzarons; car ce n'est pas dans les palais des villes, que l'homme qui veut connaître l'homme doit le plus fixer ses regards. Si je comprends bien mon auteur, il entend, par le mot *peuple*, cette classe intermédiaire, entre l'homme à peu près inutile à la société, et l'homme qui partout la menace; et par le mot Lazzarons, il entend cette dernière classe? C'est ce qu'en d'autres termes, on nomme ailleurs, les marchands, les artisans, les ouvriers, et, enfin, la populace. Mais le marchand, mais l'artisan, mais l'ouvrier de cette ville, bien loin de m'offrir le caractère dont les vices les plus honteux formeraient la base; loin de m'avoir paru en effet, ni grossier, ni paresseux, ni dissimulé, ni mutin, ni féroce, ni lâche; loin que j'aie remarqué en lui un éloignement naturel pour la foi et la probité, et moins encore un penchant vers la débauche; ici, comme partout ailleurs, cette classe m'a paru composée de citoyens honnêtes et paisibles, de bons pères de familles, de braves et simples bourgeois, qui, non-seulement étrangers aux vices dont on les charge, m'ont offert des

qualités et des vertus qu'on chercherait en vain dans les plus hautes classes.

Quant à cette *espèce* d'hommes, connue sous le sobriquet injurieux de Lazzarons, il n'est pas une seule des accusations de notre auteur, qui, à l'époque où elles furent écrites par lui, ne fût, depuis long-temps, la plus odieuse calomnie, la réaction la plus injuste. Eh quoi! en 1818, le Lazzaron napolitain serait un vagabond sans profession! il n'en est pas un, au contraire, qui ne fasse un métier quelconque : les uns font celui de pêcheurs; les autres crient le poisson, les fruits, les légumes, par la ville; ceux-là font le métier de portefaix; ceux-ci, les commissions; et tous sont occupés, laborieux, et actifs. Ils n'ont point de demeure fixe, et couchent tout nus, dans les rues! L'homme qui, au coucher du soleil, serait trouvé couché dans une des rues de Naples, serait à l'instant arrêté par la garde, et conduit de suite en prison. Leur existence est un mal que le gouvernement tolère! mais de leur existence dépend celle des deux tiers de la population, dont ils forment eux-mêmes l'autre reste! Dans quelle vieille chronique notre anonyme a-t-il puisé de si fausses assertions, et de si vieilles fables? Il nous promet l'histoire de Naples, en 1818; et il nous peint cette ville, telle qu'elle était vers le milieu du dernier siècle!

Quant à la superstition des deux classes, et quant à l'immoralité qu'on peut relever dans

la dernière, est-il juste, en effet, de s'en prendre ni à l'une, ni à l'autre? qui infecta jadis qui infecte, encore aujourd'hui, l'esprit du peuple napolitain, de ces idées superstitieuses, sinon les moines et les prêtres, à l'instigation même de son stupide gouvernement? sur qui pèsent en effet, les vols, les assassinats, les actions immorales et honteuses que peut commettre une classe nécessairement ignorante, et nécessairement avilie, sinon sur ce gouvernement même? dans quel autre coin de l'Europe, dans quel pays civilisé, le voyageur voit-il ce qu'il voit sur toute l'étendue du royaume des deux Siciles : une immense portion de la population du pays, sans institutions et sans guides, abandonnée à tous les vices, qui produiraient partout ailleurs, et peut-être même plus qu'ici, l'ignorance la plus complète, le plus absolu dénuement de toute éducation, de toute instruction pour le pauvre; c'est à dire, pour celui-là même qui en a le plus grand besoin? Au lieu donc de nous étonner du joug superstitieux qui pèse, je ne dis pas seulement sur le peuple, mais sur toutes les classes de ce pays, étonnons-nous plutôt de sa tolérance remarquable à l'égard de certaines opinions religieuses, que cette superstition condamne; et plaignons-les plutôt, d'avoir pour conseils et pour guides des charlatans intéressés à entretenir les ténèbres où des intérêts mal compris les retiennent! Au lieu de nous étonner de la corruption d'une classe plus ignorante et plus malheureuse encore, étonnons-

nous plutôt que les êtres qui la composent, ne soient pas mille fois plus corrompus ! Gardons-nous de fermer les yeux sur les changemens inouïs que des institutions étrangères parvinrent à opérer dans les mœurs, les caractères et les goûts de ces hommes, si injustement accusés de fautes qui ne sont pas les leurs. Reportons-nous à cette époque où le tableau de l'anonyme fut vrai ; et, retrouvant, au temps actuel, les institutions et les hommes des temps d'alors, étonnons-nous, dis-je, que les plus inhabiles soient précisément ceux qui aient mis à profit la leçon !

Bien loin d'être aujourd'hui un membre inutile et dangereux à la société comme aux hautes classes qui le couvrent d'un mépris injuste, le Lazzaron actuel est plus estimable, cent fois, que le pieux oisif, décoré du titre extorqué de Révérendissime Père ! J'ai vu l'un travailler sans cesse : j'ai toujours vu l'autre inactif. L'industrie et l'activité du premier surpasse en effet toute croyance : j'en ai vu, dans la même matinée, aller et revenir dix fois, du marché aux poissons à l'autre extrémité de la ville, pour remplir à chaque course un petit panier de sardines ; dont le produit total ne valait pas cinq sous ; et pour la vente desquelles ils se tourmentaient plus et faisaient plus de bruit, que tous les négocians de Londres, vendant les trésors des deux Indes !

Eh ce sont là ces mêmes hommes qu'on ose accuser encore de paresse et de fainéantise ! Avec

plus de raison, on pourrait les prendre, peut-être, pour le rare et touchant exemple de l'industrielle pauvreté, et du courage de la misère! Sans doute cette classe malheureuse a ici, comme partout ailleurs, les vices de son état : ceux qui sont la suite nécessaire du manque de toute éducation, de l'absence des bons principes, des conseils de quelques-uns, et de l'exemple du plus grand nombre. Sans guide, sans boussole, et sans but, sinon celui du moment même, tantôt gai, tantôt triste, le pauvre Lazzaron traverse l'océan orageux de la vie : il est l'enfant de la nature : existence et ressources, vertus et vices, imperfections et qualités, il tient tout du hasard, et, comme lui, est variable et quînteux ; véritable pendant du valet de Marot, il est, enfin, selon les circonstances,

Gourmand, ivrogne et assuré menteur ;

Pipeur, joueur, larron, blasphémateur ;

Sentant la hart de cent pas à la ronde :

Au demeurant, le meilleur fils du monde!

Il est donc encore fort loin d'être le modèle des vertus sociales : quel est l'homme qui les réunit? Mais, comme dit fort bien Figaro, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défauts ; et que, dans l'infortuné forcé de trouver par lui-même ce que le hasard donne aux autres, on est convenu d'appeler vice, ce qui n'est que nécessité.

Au reste, la dénomination odieuse donnée à ces mêmes hommes est encore une injustice, et une

dureté de plus. Les croisades portèrent bientôt à Naples, comme par tout le reste de l'Europe, la lèpre, originaire de l'Égypte et de la Palestine; ceux qui revenaient affligés de ce mal invoquaient le Lazare, le plus célèbre lépreux de tous les lépreux de la bible: de là, l'ordre fameux des chevaliers de Saint-Lazare, et voire même, des Hospitaliers, fondus ensuite dans celui de Malte. Nous fûmes les premiers à nommer *Lazares* les lépreux; mot qui, par corruption, fut changé en celui de *ladre*. Le mal même fut nommé *ladrerie*, ainsi que les maisons où l'on renfermait les lazares ou les ladres. Par une singularité remarquable, on appelle encore *Lazarets* les lieux où sont reçus les vaisseaux et les hommes soupçonnés de la peste; et, toutefois, ceux-ci ne sont plus nommés *Lazares*.

Mais, pour en revenir à l'étymologie du surnom en question, qui pourrait supposer que cette épithète odieuse n'eût effectivement d'autre source que la ressemblance du costume de ces véritables Lazares avec l'habillement de nos malheureux Lazzarons? Ceux-là étaient forcés de porter un caleçon large et court, une chemise grossière, à laquelle était jointe une espèce de capuchon: ils marchaient sans souliers ni bas; ce costume distinctif, commandé par la prudence, et très-adapté à la douceur du climat, était celui de tous, sans doute, que la misère commandait elle-même à la totalité de ses autres enfans. Les plus pauvres s'en

emparèrent ; et, toujours disposés à avilir de plus en plus des hommes déjà trop avilis, l'orgueilleuse richesse leur donna le surnom de ceux, dont la nécessité les forçait d'emprunter le costume.

Une assez bonne partie de la population britannique passe annuellement dans cette ville. Au reste, les Anglais font ici ce qu'ils font partout ailleurs : ils dépensent beaucoup, courent beaucoup, s'ennuient fort, et doublent le prix des auberges.

Les idées fort étranges que les faiseurs de romans nous donnent de ces voyageurs leur acquièrent, sur les grandes routes, un caractère de générosité rare : je ne sais trop s'ils le méritent, mais je sais qu'ils le paient bien. En descendant dans une auberge, craignez-vous d'être rançonné par l'hôte ? Fussiez-vous né au milieu de la cité de Londres, protestez hautement que vous n'êtes point Anglais : que si l'on ne vous en croit pas sur parole, si votre air, vos manières, l'arrogance de votre ton, votre inaptitude naturelle à parler la langue du pays, et à respecter ses usages, sont autant de témoins à charge qui parlent encore plus haut que vous ; que voulez-vous que je vous dise ? Soumettez-vous à votre sort : soyez noblement écorché !

Que de fois ne l'ai-je pas éprouvé moi-même ! Un long séjour en Angleterre m'a donné je ne sais quel goût du terrain : pendant le cours de mes voyages, j'avais payé si souvent et si cher l'hono-

rable avantage de passer pour voyageur anglais , qu'un peu las des charges du titre , dès la première fois que j'arrivai à Naples , je résolus de m'en débarrasser , en me casant dans quelque maison particulière , où je ne fusse plus exposé à payer aussi cher l'effet d'une longue habitude et le caprice de mon tailleur. Le hasard me servit au delà de mes espérances : je tombai justement sur ce que je cherchais : une famille des plus respectables (1) , propriétaire d'une fort belle maison située dans le quartier le plus sain et le plus tranquille de Naples (2) , m'y céda un joli logement , donnant sur un vaste jardin qui domine toute la baie occidentale, depuis la promenade de Chiàja jusqu'au promontoire de Misène. J'habitai six mois cette aimable retraite ; et , à mon retour de Sicile , du moment que j'y fus rentré , j'eusse donné beaucoup pour n'en plus ressortir.

Je ne m'explique point la peine que j'eus à quitter Naples : ces affections de voyage dépendent beaucoup , je le sais , des circonstances particulières : s'est-on ennuyé dans une ville ? le pays nous semble maussade ; y fut-on , au contraire , entouré de plaisirs et d'amis ? le lieu devient un paradis terrestre.

(1) Cette famille est celle de M. le baron Ciccòni, fils du feu président de la cour criminelle , à Naples.

(2) Le quartier dit *Pizzofalcòne* ; *strada Monte di Dio*, n°. 74.

Ce dernier lot fut loin d'être le mien ; et toutefois , je le répète , j'eus de la peine à quitter Naples.

La gaieté naturelle de ce peuple parviendrait à changer l'humeur la plus morose , et ferait rire la douleur même. Le caractère des habitans de cette ville ne ressemble , en effet , à celui d'aucun autre ; on y voit , comme partout , force gens malheureux : on n'y voit pas un homme triste ; soins , travail , inquiétude et peine , tout ici s'oublie en chantant , et chaque figure est riante : le moyen donc de s'attrister à Naples ! le moyen de s'y ennuyer ! Cette gaieté est d'autant plus rare , elle agit d'autant plus sur les objets environnans , qu'elle ne tient à aucun calcul de la raison ni de l'esprit : c'est une disposition heureuse , un don vraiment naturel , dont le siège est dans le sang , et la source dans la gaieté même d'un ciel toujours pur et serein. En un mot , cette ville est le séjour du plaisir et du bruit ; et , jusqu'à la *face jaunâtre* , tout y amuse et tout y instruit : une plaisanterie expliquée est comme un conte connu d'avance ; mais puisque celle-ci m'échappe , encore faut-il bien qu'on l'entende.

On connaît de reste le fameux miracle de saint Janvier , saint évêque et martyr de Pouzzole , dont le nom est à Naples , ce que celui de la Vierge est à Rome , celui de sainte Rosalie à Palerme , celui de sainte Agathe à Catane. Ce miracle est d'un genre tout particulier : c'est purement une œuvre périodique , qui toutefois échappe à la cen-

sure ! Il s'opère trois fois tous les ans (1) ; et, n'é-
tait la perversion générale , peut-être s'opérerait-
il plus souvent encore ; mais enfin il réussit chaque
fois , et chaque fois sa réputation augmente. Deux
fois témoin de la merveille , je joindrai aux faits
bien connus, quelques détails qui pourraient ne pas
l'être ; car il est de ces contes qui , pour être crus
à la fin , ont besoin de passer par mille et mille
bouches.

Sur un des côtés de l'autel de la chapelle du
saint en question , dans l'église cathédrale de Na-
ples , est une espèce de niche ou tabernacle , au-
dessus duquel est placée une petite caisse ou ci-
boire , tout surchargé de diamans et de pierres
précieuses : cette caisse est entourée d'un quadruple
cristal ; on remarque dans l'intérieur le sang mira-
culeux , encore dans l'état de congélation , et pré-
cieusement renfermé dans deux fioles de grosseur
inégaies ; fioles qui , pour la forme , ressemblent à
deux espèces de cornues , artificiellement inclinées
l'une sur l'autre. De l'autre côté du même autel
est un buste en vermeil , de grandeur naturelle ,
dont la tête renferme le crâne du saint évêque. Ce
buste est paré des ornemens les plus riches et de la
mitre épiscopale , tout éclatante de perles et de
rubis. Si le miracle s'opère à point nommé , si le
sang renfermé dans les fioles se liquéfie , sans trop se

(1) Le 16 mai , le 16 septembre et le 16 décembre.

faire attendre , les transports du peuple (et par ce mot j'entends parler de toutes les classes de la ville , qui encombrant alors et la chapelle en question et l'église) , ces transports , dis-je , sont sans frein et sans bornes : de toutes parts on entendrait partir spontanément l'action de grâce , la bénédiction et l'éloge ; mais tout n'est qu'heur et malheur en ce monde : la faveur du peuple est changeable , et le saint court aussi ses chances : de même que ces bons sauvages , qui , selon la conduite du fétiche , le caressent ou le battent , le conservent ou le jettent à l'eau ; pour peu que le miracle tarde , l'impatience se manifeste , et l'orage gronde bientôt. Ce n'est d'abord qu'une simple prière , des vœux un peu trop prononcés , des instances un peu trop vives qui , partant de tous les points de l'église , ne laissent distinguer même que l'exclamation ordinaire : *Bon saint Janvier , fais le miracle ! fais le miracle , bon saint Janvier !* et jusque-là tout est encore tranquille ; mais de minute en minute l'impatience et le désir s'accroissent ; pour peu que le miracle se fasse encore attendre , cette impatience et ce désir prennent un caractère différent : c'est une véritable fureur , ou plutôt une véritable rage ; plus d'éloges , plus de caresses , plus d'instances doucereuses , plus de prières ni de vœux ! L'indignation passe rapidement du spectateur le plus près de l'autel , à celui qui en est le plus loin : la prière fait place à l'injure ; et perdant à la fois sa considération , son crédit , son nom et ses titres , par al-

lusion à la couleur du buste qui contient son crâne, le surnom de *face jaunâtre* lui est donné à l'unanimité!

Du moment que les choses en sont là, rarement le miracle diffère; car les acteurs de cette scène ont fort à craindre pour leurs traiteaux. Au reste, tôt ou tard le miracle s'opère à l'époque et au jour indiqué; et ce qui le prouverait sans doute, c'est que le peuple n'a point encore mis le feu aux quatre coins de la ville de Naples.

Les esprits forts, les gens qui doutent de tout, les philosophes et les hérétiques, s'obstinent, je le sais, à ne voir dans tout ceci que l'effet d'un tour de physique: tour dont le secret serait encore celui des jongleurs, parce que sa découverte paraît assez peu importante: quant à moi, qui, grâce au ciel, me souvins que la foi nous sauve, je crus, pour être sauvé; et, sans approfondir la chose, je criai tour à tour avec les autres: *Bon saint Janvier, fais le miracle! fais le miracle, face jaunâtre!* et le miracle s'opéra.